

Au centre à la guitare, Viktor Tsoï (Teo Yoo). XENIX FILM DISTRIBUTION

CINÉMA

Dissidence électrique à Leningrad

Dédié à deux pionniers du rock soviétique, *Leto* dépasse largement le contrat du genre. Kirill Serebrennikov, assigné à résidence en Russie, signe un film sublime, romantique et subversif.

JEUDI 6 DÉCEMBRE 2018 MATHIEU LOEWER

FILM Au début des années 1980, Leningrad abrite une scène rock semi-clandestine, surveillée de près dans une URSS proche de la Perestroïka, mais encore hostile aux influences occidentales. Ses héros sont Mike Naumenko et Viktor Tsoï, fondateurs des groupes Zoopark et Kino, qui découvrent sous le manteau Lou Reed, T-Rex ou Bob Dylan, le glam-rock, le punk et la new wave.

En compétition à Cannes, mais injustement oublié au palmarès, *Leto* (L'Été) raconte leur rencontre, leur émulation artistique et leur rivalité amoureuse. Sur le papier, c'est donc un biopic musical. Sur l'écran, un modèle dans le genre, mais bien plus encore: un film historique et politique aux échos très contemporains, une romance défiant les schémas traditionnels. Et surtout une œuvre sublime, en scope et noir-blanc, à la mise en scène inventive et souveraine.

Noir et blanc lumineux

Déjà, *Leto* n'a rien d'un biopic scolaire à la *Bohemian Rhapsody*, qui retracerait par étapes la formation de deux groupes sur la voie royale vers le succès. Ce n'est pas non plus un récit balisé opposant des rockeurs subversifs à la main de fer soviétique. Prférant le portrait des personnages à une peinture plus large du contexte où ils évoluent, Kirill Serebrennikov saisit d'autant mieux l'esprit d'une époque et d'une génération, l'enthousiasme irrésistible qui nourrit sa rébellion.

Dès lors, si le noir et blanc s'imposait pour le réalisateur («la notion de couleur n'est apparue que plus tard dans l'inconscient collectif russe»), il ne sert pas seulement à dépeindre la grisaille de l'URSS: il y a aussi de longues séquences lumineuses dans *Leto*. A l'image de cette journée de farniente sur une plage ensoleillée de la mer Baltique, qui éclaire le sens du titre: la scène capture la joyeuse insouciance estivale d'une jeunesse éprise de liberté.

Fin tragique escamotée

Mike jouant les mentors pour Viktor, leur amitié témoigne par ailleurs de la solidarité qui soude cette petite scène underground. Idem pour le triangle amoureux formé avec Natacha, mariée à Mike mais sensible au charme de Viktor. Ressorts éculés, remontés pour ajouter de la tension dramatique? Non, ces trois-là composent sans rancœurs avec les aléas du désir, dans le respect des sentiments de chacun.

A travers la beauté désarmante de leurs relations, le cinéaste célèbre un romantisme échevelé qui résonne avec les aspirations ingénues de cette génération. D'où aussi la décision d'escamoter la fin tragique des deux rockeurs (disparus prématurément), pour «faire un film sur des gens qui étaient heureux, qui jouissaient d'une liberté de création totale malgré la pression des autorités».

Rock'n'roll

Par et au-delà de son romantisme naïf, *Leto* se révèle surtout furieusement rock'n'roll. D'abord parce qu'il accorde l'espace qu'elle mérite à la musique, quasi omniprésente – en sourdine, au cœur de nombreuses séquences (concerts, répétitions, etc.) ou dans les dialogues. Et toujours en lui confiant une réelle fonction narrative. Le film y puise toute son énergie, galvanisante ou mélancolique.

On peut en dire autant de la mise en scène, qui adopte les codes du clip dans des interludes musicaux où les passagers d'un bus chantent «The Passengers» d'Iggy Pop, ou quand la bande reprend «Psycho Killer» des Talking Heads lors d'un voyage en train. Des incrustations graphiques s'animent alors à l'image, comme griffonnées au crayon sur l'écran. Ces envolées délirantes sont ponctuées par l'intervention d'un personnage précisant au spectateur que «ceci ne s'est jamais produit» – pied de nez aux gardiens de la véracité des faits et revendication, pour Kirill Serebrennikov, de sa licence artistique. Sans oublier quelques apartés en super 8.

Assigné à résidence

Dans son bel écrin en noir et blanc, de rigueur dans l'imagerie rock, *Leto* pourrait passer pour un film nostalgique, ravivant une dissidence culturelle qui appartient au passé. Bien au contraire. Il faut en effet rappeler que son auteur a été arrêté à la fin du tournage en août 2017, sur une accusation douteuse de détournement de fonds publics, et assigné à résidence dans son pays. Le cinéaste a ainsi supervisé depuis Moscou le montage de *Leto*, présenté à Cannes en son absence. Il plaide aujourd'hui non coupable à son procès, qui s'est ouvert début novembre. Back in the USSR? A l'évidence, opposant déclaré au régime de Poutine, Kirill Serebrennikov dérange. Et le sujet de son film n'a rien d'innocent.